

# L'HUMANITÉ



# rouge

*Prolétaires de tous les Pays, Nations et Peuples opprimés,  
UNISSEZ-VOUS !*

Adresse : L'HUMANITE ROUGE  
B.P. 365  
75.064 ; PARIS CEDEX 02

JOURNAL COMMUNISTE  
POUR L'APPLICATION EN FRANCE DU MARXISME-LÉNINISME  
ET DE LA PENSÉE-MAOTSETOUNG

Supplément au N° 176

## *Il y a trente ans* **STALINGRAD**

Février 1943 : depuis six mois, des millions d'hommes, écrasés sous le joug fasciste, ont le regard tourné vers Stalingrad. Ils savent que là, depuis six mois, se déroule le plus grand combat de tous les temps. Ils savent que là, entre le Don et la Volga, la bête nazie, aux prises avec la grande Armée Rouge organisée et dirigée par Staline, est en difficulté. Ils ont tous au cœur l'espoir, et parfois la certitude, que les armées hitlériennes, les champions de la *blitzkrieg*, plieront enfin les genoux. Ils savent qu'une bonne part de leur destin se joue là, entre le Don et la Volga.

Car, en ce temps-là, l'Armée Rouge de l'Union soviétique était seule à se battre contre les hordes d'Hitler. Il fallait tenir ! Stalingrad prise, Hitler pouvait accomplir son plan : prendre Moscou à revers au nord et, au sud, conquérir les champs de pétrole du Caucase. Il fallait tenir ! La Russie conquise, Hitler pouvait tourner le gros de ses forces contre l'Europe pour y asseoir sa domination, faire face à une attaque anglo-américaine et prolonger sa nuit de terreur. Il fallait tenir ! La chute de Stalingrad, c'était la possibilité pour Hitler d'effectuer la jonction avec l'armée japonaise. Il fallait tenir !

Staline avait ordonné à ses vaillants soldats : « *Ne plus reculer d'une semelle, battre l'ennemi sous Stalingrad* ».

Ils ont tenu ! Les hommes soviétiques, les fils de la Révolution d'Octobre ont tenu devant Stalingrad ! Plus : ils ont saigné les nazis.

Au soir du 2 février, le monde apprend que la sixième armée allemande et la quatrième armée de chars allemands, composées de troupes d'élite, n'existent plus. Devant Stalingrad-la-rouge, devant l'impenable citadelle portant le nom de Staline, les 330 000 hommes commandés par le feld-maréchal Von Paulus sont anéantis ou faits prisonniers par l'Armée Rouge.

C'est la grande victoire de Stalingrad.

La nouvelle se répand comme une trainée de poudre dans toute l'Europe et dans le monde, dans chaque foyer, chaque geôle, jusque dans les camps d'extermination. Les millions d'hommes asservis par le système hitlérien relèvent la tête. L'espoir renaît. En France, les maquis se multiplient, les hommes reprennent confiance. Car le mythe de l'invincibilité de la Reichswehr a reçu un coup mortel à Stalingrad. De même que le rêve insensé de domination mondiale conçu par l'impérialisme allemand.

La bataille de Stalingrad fut *décisive* : elle influa sur tout le cours de la seconde guerre mondiale. Elle arrêta l'offensive fasciste. A partir de ce 2 février 1943, les armées d'Hitler ne cessèrent plus de reculer. Jusqu'à Berlin où, en mai 1945, l'Armée Rouge plante son drapeau et opère la jonction avec les troupes des pays alliés.

La bataille de Stalingrad fut *décisive* pour le destin même de toute l'humanité. Deux mondes, deux systèmes, deux idéologies s'affrontaient devant Stalingrad. D'un côté, l'impérialisme allemand et son système « national-socialiste » : c'est, à l'époque, l'impérialisme le plus rapace, le plus spoliateur, rêvant de domination mondiale ; le parti d'Hitler, c'est le parti des ennemis de la liberté, le parti le plus réactionnaire. De l'autre, le monde des soviets, où l'homme, affranchi de toute exploitation et oppression, construit pacifiquement le socialisme. Le monde de la liberté et de la fraternité. Staline a dit : « *L'idéologie de l'égalité en droits de toutes les races et nations, qui s'est affirmée dans notre pays, celle de l'amitié des peuples, a remporté une victoire complète sur l'idéologie du nationalisme bestial et de la haine raciale des hitlériens* ».



Stalingrad, c'est la victoire de l'idéologie du socialisme et de l'internationalisme prolétarien.

Telle fut la portée incalculable de la grande bataille de Stalingrad.

Stalingrad, c'est aussi la victoire de la stratégie de Joseph Staline. Sans les peuples soviétiques, la victoire de Stalingrad n'aurait pas été possible. Mais aussi, la victoire de Stalingrad n'aurait pas été possible sans la direction du Parti bolchévique et de Staline. Les faux communistes de Moscou ou du P.«C.»F. voudraient faire oublier que, en ce mois de février 43, le nom de Staline était, pour des millions d'hommes, communistes ou non, synonyme d'espoir et de liberté.

Stalingrad porte la marque de la juste direction marxiste-léniniste du Parti et de l'Etat dirigés par Staline. Staline a analysé les causes des revers

temporaires de l'Armée Rouge, il a su apprécier le rapport des forces, reconnaître les côtés forts et les côtés faibles de l'adversaire, déceler ses intentions et ses plans, il a su concentrer au point décisif des forces supérieures à celles de l'ennemi. Staline a su galvaniser et mobiliser son peuple : il a toujours eu foi dans l'énergie créatrice illimitée des masses soviétiques, il leur a donné foi dans la victoire.

Avec un tel chef et un tel éducateur issu du peuple et soutenu par les plus larges masses populaires, l'homme soviétique a pu déployer sa combativité et son héroïsme.

Gloire immortelle à Staline !

Gloire immortelle aux fils de la Révolution d'Octobre, aux peuples soviétiques vainqueurs des nazis, aux héros de Stalingrad !

# STALINGRAD

## tournant décisif



« Dans l'histoire de l'humanité, toute force réactionnaire au seuil de sa perte se lance nécessairement, dans un ultime sursaut, contre les forces de la révolution ; et souvent, des révolutionnaires sont un moment induits en erreur par cette force apparente qui masque la faiblesse intérieure, ils ne voient pas ce fait essentiel que l'ennemi approche de sa fin et qu'eux-mêmes sont proches de la victoire. Or, la montée de l'ensemble des forces fascistes et les guerres d'agression qu'elles mènent

depuis quelques années constituent justement cet ultime sursaut des forces réactionnaires et, dans la guerre actuelle, l'attaque sur Stalingrad marque l'ultime sursaut des forces fascistes elles-mêmes. Face à ce tournant de l'histoire, beaucoup de gens au sein du front mondial anti-fasciste se sont aussi laissés abuser par l'aspect féroce du fascisme et n'en ont pas discerné la réalité interne. Des combats d'une acuité sans précédent dans l'histoire se sont déroulés pendant quarante-huit jours, depuis le 23 août, date à laquelle les troupes allemandes achevèrent de franchir la boucle du Don et déclenchèrent une attaque générale contre Stalingrad, jusqu'au 9 octobre, jour où le Bureau d'information soviétique annonça que l'Armée Rouge avait brisé l'encerclement allemand du quartier industriel qui occupe le nord-ouest de la ville et dans lequel une partie des troupes allemandes avait fait irruption le 15 septembre. La bataille fut finalement gagnée par les forces soviétiques. Pendant ces quarante-huit jours, les nouvelles provenant quotidiennement de cette ville sur le déroulement de la bataille ont tenu en haleine des dizaines et des centaines de millions d'hommes, leur apportant tantôt l'affliction, tantôt l'allégresse.

**CETTE BATAILLE EST NON SEULEMENT LE TOURNANT DE LA GUERRE GERMANO-SOVIETIQUE, OU ENCORE DE LA GUERRE MONDIALE ANTIFASCISTE, ELLE EST AUSSI UN TOURNANT DANS L'HISTOIRE DE TOUTE L'HUMANITE. »**

C'est en ces termes que Mao Tsé-toung parle de la bataille de Stalingrad dans un article d'une extraordinaire clairvoyance, publié dans le quotidien de Yenan, le 12 octobre 1942, soit quatre mois avant l'encerclement et l'anéantissement des troupes allemandes. Nous recommandons vivement la lecture (« Œuvres choisies », tome III, p. 105).

Mao Tsé-toung ajoutait : « Par sa brillante direction stratégique, Staline s'est assuré entièrement l'initiative et pousse partout Hitler vers sa ruine ».

**« TUEZ TOUT RUSSE, TOUT SOVIETIQUE » (HITLER)**

Le 22 juin 1941, à 4 heures du matin, Ribbentrop remet à l'ambassadeur soviétique à Berlin une déclaration de guerre, bientôt transmise à Molotov. Quelques instants plus tard, l'énorme machine de guerre allemande — qu'Hitler avait pu concentrer à l'Est du fait de la relative tranquillité dont ses troupes jouissaient à l'Ouest — se met en branle et pénètre dans la patrie de Lénine. 152 divisions (dont 19 de chars et 14 motorisées), 70 % de l'armée de terre allemande, 4 000 avions, plus de cinq millions six cent mille hommes sont concentrés là par Hitler pour mettre à genoux le pays des Soviets.

Les forces sont inégales. L'Armée Rouge ne peut contenir l'assaut subit de cette armée impérialiste que le Führer édifie méticuleusement depuis dix ans pour étendre le grand Reich.

L'armée nazie pénètre profondément dans le territoire soviétique et parvient à s'emparer de la Lituanie, d'une grande partie de la Lettonie, de la partie ouest de la Biélorussie, d'une partie de l'Ukraine, le grenier à blé de l'U.R.S.S.

Les hordes hitlériennes incendient les villages et se livrent à des massacres barbares. Hitler avait donné ses directives à ses soldats, reflétant l'idéologie nazie :

« Tu n'as ni cœur, ni nerfs — à la guerre, ils sont inutiles. Etouffe en toi la pitié et la compassion, tue tout Russe, tout Soviétique, ne t'arrête pas si tu es en présence d'un vieillard ou d'une femme, d'une fillette ou d'un petit garçon, — tue, c'est ainsi

que tu auras la vie sauve, que tu assureras l'avenir de ta famille et acquerras une gloire éternelle. »

### ECHEC DE LA GUERRE-ECLAIR

Mais le monstre nazi ne fait pas ce qu'il veut ! Hitler était habitué à trouver une armée en débaîche devant ses panzers. Le recul de l'Armée Rouge n'a rien de comparable à la débâcle de l'armée française en 1940, due à l'incapacité et surtout à la trahison de ses généraux bourgeois qui voyaient dans l'armée nazie le seul rempart qui allait protéger la France du « danger communiste ».

Devant un ennemi plus puissant, l'Armée Rouge recule, certes, mais en se battant à mort ; ainsi, tout en avançant, l'armée hitlérienne perd les meilleures de ses divisions. Pour la première fois, elle rencontre une sérieuse résistance.

Dès le 3 juillet 1941, Staline, dans un discours radiodiffusé, donne l'ordre de former des groupes de partisans dans les régions envahies par

sions, les trois-quarts des chars et plus de 1 000 avions qui se livrent à des bombardements incessants de la capitale.

Mais la défense de l'Armée Rouge est acharnée. Les Allemands, harcelés sur leurs arrières par les soldats rouges et les partisans, ont d'énormes problèmes de ravitaillement, qui ne peut se faire que par air.

Et Moscou tient. Devant Moscou et Léninegrad, les nazis perdent une trentaine de divisions. Leur offensive est momentanément stoppée par l'héroïque Armée Rouge. C'est l'échec de la « guerre-éclair », la tactique si « brillante » d'Adolf Hitler.

### DEUX STRATEGIES, DEUX IDEOLOGIES

Hitler et les impérialistes allemands, grisés par les succès apparents remportés à l'Ouest, bouffis de l'orgueil des nazis, de la « race supérieure », sous-estimant les forces de l'armée soviétique et surestimant leurs propres forces, pensaient vaincre l'Union soviétique en trois mois.



C'est la victoire. Le drapeau est brandi devant l'ex-quartier général de Von Paulus.

es nazis, afin de leur créer des conditions insupportables. On sait combien cette admirable combinaison de la guerre de partisans et de la guerre régulière fut efficace pour venir à bout de la bête nazie.

Dans ce même discours, Staline déclare :

« Cette guerre du peuple pour le salut de la patrie, contre les oppresseurs fascistes, n'a pas seulement pour objet de supprimer le danger qui pèse sur notre pays, mais encore d'aider tous les peuples d'Europe qui gémissent sous le joug du fascisme allemand. Nous ne serons pas seuls dans cette guerre de libération. Nos fidèles alliés dans cette grande guerre, ce sont les peuples de l'Europe et de l'Amérique, y compris le peuple allemand qui est asservi par les meneurs hitlériens. »

En octobre, les armées allemandes sont à quelques kilomètres de Moscou. L'objectif d'Hitler est de prendre la ville avant le 12. Il a concentré dans la région la moitié de ses divi-

quo l'Armée Rouge a dû reculer : à cause de l'absence d'un second front à l'Ouest de l'Europe, et par suite de la supériorité en chars de l'ennemi. Mais il indique aussi les faiblesses de l'ennemi, il montre comment, dans son offensive, l'armée allemande a perdu les meilleures de ses divisions grâce à la défense active pratiquée par l'Armée Rouge.

Dans un discours prononcé quatre mois seulement après le début de la guerre germano-soviétique, le 6 novembre 1941, Staline montre comment, malgré des revers temporaires, le rapport des forces est en train de changer en faveur de l'Union soviétique. L'armée allemande s'éloigne de son arrière allemand. Elle agit dans une ambiance hostile et se crée en U.R.S.S. un nouvel arrière qui désagrège les partisans.

Staline est certain de la victoire :

« Si l'on en juge non pas d'après les déclarations fantasmagoriques des propagandistes allemands, mais d'après la situation véritable de l'Allemagne, on comprendra sans peine que les envahisseurs fascistes allemands sont à la veille d'une catastrophe. La famine et la misère régnent actuellement en Allemagne ; en quatre mois de guerre, l'Allemagne a perdu 4 500 000 soldats, son sang coule à flots, ses réserves en hommes sont prêtes de s'épuiser, l'esprit d'indignation s'empare non seulement des peuples de l'Europe tombés sous le joug des envahisseurs allemands, mais aussi du peuple allemand lui-même, qui n'aperçoit pas la fin de la guerre. Les envahisseurs allemands tendent leurs dernières forces. Il est hors de doute que l'Allemagne ne peut soutenir longtemps une tension pareille. Encore quelques mois, encore six mois, peut-être une petite année, et l'Allemagne hitlérienne devra crouler sous le poids de ses forfaits » (Staline, le 6 novembre 1941).

En face de la folie hitlérienne, c'est la clairvoyance et la fermeté de l'indomptable boïchévique.

### STALINGRAD-LA-ROUGE

Car Staline avait raison : « une petite année » après son discours, le monstre nazi baisse la tête devant Stalingrad. Comment en est-il arrivé là ?

Après l'échec de son plan d'offensive générale, Hitler décide de concentrer une offensive sur le Sud : offensive limitée, mais qu'il juge décisive.

Mais c'est déjà une armée considérablement affaiblie qu'Hitler va lancer sur Stalingrad.

Hitler voulait profiter de l'hiver 41-42 pour se ménager un répit et consolider ses lignes de défense. Mais il ne put le faire à cause de la victorieuse contre-offensive de l'Armée Rouge. Les nazis durent reculer de 100 à 350 kilomètres, selon les fronts, et perdirent 30 divisions. En reculant, les nazis brûlent tout, et se livrent à des exécutions massives.

En janvier 1942, les forces soviétiques s'équilibrent en nombre avec les forces nazies : elles possèdent même maintenant plus de chars et d'avions, grâce au travail plein d'abnégation des ouvriers soviétiques. Le grand arrière soviétique, fort de son système socialiste, tient bon.

Cependant, en ce printemps 1942 Hitler prépare une offensive sérieuse sur un seul secteur, ne pouvant se disperser sur les trois fronts, sud, nord et centre. Ayant les mains libres à l'Ouest puisque le second front n'est toujours pas ouvert par les Alliés, il rassemble toutes les forces dont il peut disposer en Europe, et même des chars et des avions engagés en Afrique du Nord.

Il lance un million et demi d'hommes sur Stalingrad et le Caucase. Son objectif principal est de prendre Moscou à revers au nord, et son objectif secondaire d'occuper le Caucase et ses champs de pétrole.



Les ouvriers ont formé des milices pour défendre leurs usines.

Début juillet, les Allemands franchissent le Don et, en août, les panzers arrivent devant Stalingrad. Ils bombardent la ville et surtout le centre avec ses maisons peuplées de femmes et d'enfants, ses hôpitaux, ses écoles.

Le 25 août, l'état de siège est proclamé à Stalingrad. Des dizaines de milliers d'habitants travaillent aux lignes de défense devant la ville. Les usines, défendues par les milices ouvrières, continuent à produire chars et canons, malgré les bombardements. La population est mobilisée : il n'y aura que 40 000 évacués.

Septembre : les Allemands pénètrent dans la ville. C'est alors que se déroule ce combat acharné devenu légendaire : rue après rue, maison après maison, étage après étage, les héroïques Soviétiques défendent leur ville et réussissent à enrayer l'avance des nazis. Dans le centre ville, les Allemands laissent plus de 2 000 morts et 50 chars détruits.

Tout point occupé par les nazis est immédiatement harcelé par des groupes de milices ouvrières ou de soldats rouges. La nuit, on répare les chars dans les usines. Du 27 septembre au 8 octobre, les Allemands ne progressent que de quelques centaines de mètres ! Il leur faut plusieurs jours et l'intervention des chars pour prendre une maison.

Pendant ce temps, les partisans de la région de Stalingrad font un travail admirable, immobilisant treize divisions allemandes pour garder les voies ferrées.

Stalingrad est en ruine, mais Stalingrad tient. Il faut aux Allemands 2 000 raids d'avions et le pilonnage de l'artillerie pendant plusieurs jours



A l'annonce de l'anéantissement des trois cent mille soldats hitlériens.



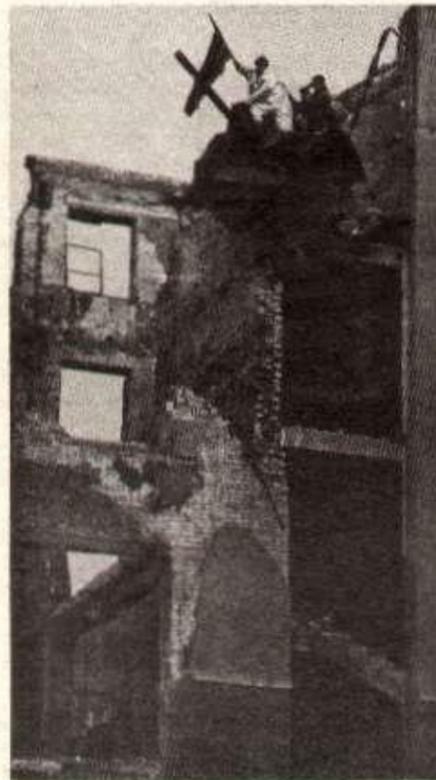
Chaque maison, chaque étage est défendu avec acharnement.

# “ Stalingrad vit, Stalingrad combat ”

En 1918, Stalingrad s'appelait Tsaritsyne. Déjà, la ville dut subir l'assaut des armées blanches de Krasnov aidées par les impérialistes allemands. Déjà, les soldats de la Révolution d'Octobre, commandés par Staline, avaient tenu et remporté la victoire. Tsaritsyne est devenue la ville de Staline. Nous publions ici un récit de Vassili Grossmann, qui raconte comment Stalingrad combat, comment Stalingrad tient.

Le 23 août 1918, sur l'ordre de Vorochilov, les régiments ouvriers des mineurs de la division Communiste et de la division Morozov du Donetz prenaient l'offensive sur le secteur central du front, près de Voronovo ; au prix de leur sang et de leur vie, ils repoussèrent l'ennemi qui assaillait la ville. Exactement vingt-quatre ans après, le 23 août 1942, à cinq heures de l'après-midi, quatre-vingts chars lourds allemands suivis de colonnes d'infanterie motorisée fonçaient sur l'usine de Tracteurs. En même temps, des centaines de bombardiers ennemis déversaient une rafale de bombes sur les maisons d'habitation. Ce fut la première poussée des hordes ennemies, ruées en direction de l'Est, vers les lignes de défense de la Volga.

Le feu, la fumée enveloppèrent la ville ; une flamme gigantesque monta vers le ciel. Disparus les vingt ans de travail paisible ; disparus les vingt ans qui séparaient la première occupation de l'Ukraine et du Don par les Allemands de la deuxième invasion allemande. De nouveau se dressait dans la fumée, dans le fracas des batailles, la rouge cité Tsaritsyne-Stalingrad, au destin rude et magnifique.



Impossible même de comparer la poussée allemande du mois d'août 1942 à l'offensive des bandes de Krasnov en 1918. Les attaques des divisions de chars, le feu terrible de milliers de canons et de mortiers, les raids forcenés des armées de l'air, — il est peu probable que même l'histoire de la dernière guerre connaisse des coups de cette violence. Tout a changé dans la manière de faire la guerre.

Tout a changé. La guerre a gagné en ampleur, en force, en violence. Une seule chose est restée inchangée, — comme si ce n'étaient pas des hommes d'une autre génération qui étaient venus assurer la défense de Stalingrad — c'est le cœur valeureux de notre grand peuple. Le cœur de Iakov Iermann, de Nicolas Roudnev, le cœur d'Alabiev n'a pas cessé de battre il y a vingt-quatre ans ! En cette heure terrible où quatre-vingts chars allemands ont soudainement assailli les faubourgs de l'usine de Tracteurs, où des centaines de bombardiers incendiaient les quartiers habités de la ville, — les ouvriers de l'usine de Tracteurs et de l'usine « Batailles », poursuivaient leur tâche. Cent cinquante canons sortirent de l'usine en une seule nuit, quatre-vingts chars furent réparés du 23 au 26 août.

Dès la première nuit, des centaines d'ouvriers armés de mitraillettes, de mitrailleuses lourdes et légères, occupèrent la ligne de défense du faubourg nord de l'usine. Ils se battaient coude à coude avec l'unité de mortiers lourds commandée par le lieutenant Sarkisian qui arrêta une colonne de chars allemands. Ils se battaient dans le voisinage de la batterie antiaérienne du lieutenant-colonel Guermann, dont la moitié des pièces tiraient sur les bombardiers allemands en piqué, et l'autre moitié sur les chars allemands.

Par moments, le fracas des explosions englobait tous les autres bruits ; et il semblait au lieutenant-colonel Guermann que la batterie avancée du lieutenant Svistoun avait été écrasée par les efforts conjugués des avions et des chars allemands. Mais au bout d'un moment il entendait de nouveau le tir régulier des canons antiaériens. La batterie coupée de son commandement tint bon pendant 24 heures. Le 24 août au soir, quatre combattants amenèrent leur commandant blessé. C'étaient les seuls survivants. Mais les artilleurs avaient fait écho à la première poussée des Allemands. N'ayant pu prendre la ville d'un seul élan, les Allemands engagèrent la lutte dans les faubourgs, dans les rues, sur les places publiques, dans les cités ouvrières, sur le territoire des usines géantes.

La bataille se poursuit dans Stalingrad depuis soixante-dix jours. Elle se déroule depuis cent jours si l'on compte les combats aux abords de la ville. L'histoire enregistrera les noms des trente-trois héros qui repoussèrent l'attaque d'une colonne de chars lourds ; les noms des ouvriers Tokarev et Poliakov, engagés volontaires ; le nom de Krylov, commissaire d'une brigade antichar ; les noms des pilotes, hommes des chars, fusiliers, lanceurs de mines ; le nom de l'ouvrière Olga Kovalova, fondeuse d'acier ; le nom du sergent Pavlov qui, depuis cinquante jours, tient, à la tête de son escouade, une maison sur une place au centre de Stalingrad. La « maison Pavlov », c'est ainsi que les communiqués officiels désignent cet immeuble. C'est grâce au sang de ces hommes, à leur force de volonté, à leur courage, que Stalingrad tient toujours.

Les pertes de l'armée allemande sont énormes, le nombre des tués et blessés s'élève à près de deux cent mille. Un millier de chars, plus de mille canons et avions ne sont plus qu'un amoncellement de ferraille. Mais s'il



est possible de combler les pertes en matériel, si l'on peut jeter dans la fournaise de nouvelles hordes allemandes, il n'est, par contre, aucune force au monde qui puisse rendre aux Allemands les trois mois perdus, il est impossible de rétablir le rythme de l'offensive d'été. Le succès tactique des Allemands lors de l'offensive d'été n'a pas été suivi d'un succès essentiel, stratégique. La marche vers l'Est et le Sud a été arrêtée. La citadelle de la Volga est sortie avec honneur de ces dures épreuves. La ville à qui est échu le glorieux et rude destin d'être le rempart de la révolution russe ; la ville qui, dans la première année

d'existence de la République, a su contenir la poussée de l'ennemi, joue à nouveau, à son vingt-cinquième anniversaire, un rôle décisif dans la grande guerre pour le salut de la Patrie.

Voyez-la, voyez ces ruines, tantôt fumantes et tièdes comme un corps



qui garde sa chaleur, tantôt froides et sinistres. La lune éclaire la nuit les bâtiments écroulés, les troncs fendus des arbres fauchés par les projectiles. Les places asphaltées, désertes luisent sous la lumière froide et verdâtre de la lune, tels des lacs recouverts d'une mince couche de glace ; et les énormes entonnoirs creusés par les bombes explosives semblent autant de trous d'eau. Les ateliers restent silencieux, éventrés par les obus ; les cheminées ne fument pas, les parterres de fleurs, autrefois ornement des cours d'usine, semblent des tertres funéraires.

La ville est morte ? Non. Elle vit ! Même dans les brefs instants d'accalmie une vie intense se poursuit dans chaque maison détruite, dans chaque atelier. L'œil vigilant des tireurs de précision guette l'ennemi ; entre les ruines amoncelées, par les boyaux de communications, on transporte des obus, des mines, des caisses de cartouches ; les observateurs, postés aux étages supérieurs, épient le moindre mouvement de l'adversaire. Les commandants se penchent sur les cartes, dans les sous-sols, les dactylos recopient les rapports ; les collaborateurs politiques font des conférences aux soldats rouges ; on entend frémir les feuilles de journaux ; les sapeurs font leur dangereuse et incessante besogne.

Les ruines semblent inhabitées, désertes, mortes. Mais voici que de derrière l'angle d'une maison se montre lentement, prudemment un char ennemi. Aussitôt, le fusilier rouge, qui veille la nuit comme le jour, met en joue le char nazi. Le mitrailleur qui couvre le char allemand tire de la fenêtre

d'une maison sur l'abri en briques où se tient notre fusilier. Pour couvrir ce dernier, notre tireur de précision, posté au premier étage de la maison voisine, vise le mitrailleur allemand. Celui-ci est blessé, mort peut-être : la mitrailleuse s'est tue. Aussitôt éclatent avec fracas les mines allemandes ; on voit voler des fragments de briques rouges détachés du mur qui abrite notre tireur de précision. Notre observateur renseigne notre artillerie sur la disposition de la batterie allemande. Et les canons soviétiques qui, postés aux fenêtres, aux portes des maisons, gardaient le silence, ouvrent le feu. Le char allemand recule, se met à l'abri. Notre tireur de précision, notre fusilier et les canons légers changent rapidement de position. Voilà ce qu'on peut observer dans les rares minutes d'accalmie.

Mais le plus souvent les maisons, les places, les usines sont ébranlées par les coups de canon, les éclatements. Aujourd'hui la vie est dure à Stalingrad.

J'ai sous les yeux un papier couvert de lignes écrites au crayon. C'est le rapport d'un chef de compagnie, récemment parvenu à l'état-major du bataillon. En voici le texte : « 11 h. 30. Au lieutenant de la Garde Fédossév. La situation est la suivante : l'adversaire cherche à envelopper ma compagnie ; il dépêche sur mon arrière des fusiliers-mitrailleurs. Mais tous ses efforts sont vains. Les soldats de la Garde ne reculent pas d'une semelle. Les combattants et leurs chefs mourront en braves, mais l'adversaire ne passera pas notre ligne de défense. Le pays doit connaître la 3<sup>e</sup> compagnie de tirailleurs : tant que le commandant est en vie, la canaille fasciste ne passera pas. La situation est tendue ; le commandant de la 3<sup>e</sup> compagnie a été étourdi, entend mal et ressent de la faiblesse ; il a des vertiges, tombe fréquemment, saigne du nez. En dépit de toutes les difficultés, les soldats de la Garde de la 3<sup>e</sup> compagnie ne reculeront pas d'une ligne. Nous mourrons en héros pour la ville de Staline. Que la terre soviétique engloutisse nos ennemis ! Je compte sur mes hommes et sur leurs commandants. Kaléganov. »

Non, la grande cité n'est pas morte ! La terre et le ciel sont ébranlés par le grondement de notre puissante artillerie. La bataille se poursuit avec la même violence qu'il y a deux mois. Des milliers de cœurs battent régulièrement et avec force dans les maisons de Stalingrad : ce sont les cœurs des ouvriers de Stalingrad, des mineurs du Donetz, des ouvriers et des paysans de la région de Gorki, de l'Oural, de Moscou et d'Ivanovo, de Viatka et de Perm. Les attaques allemandes se brisent contre ces cœurs d'airain, les plus fidèles qui soient au monde.

Jamais encore la ville de Stalingrad n'avait été aussi grande, aussi magnifique qu'en ces jours-ci où, réduite en ruines, elle est solennellement glorifiée dans le monde par tous les peuples épris de liberté. Stalingrad vit. Stalingrad combat. Vive Stalingrad !

5 novembre 1942.



Dans la région de Stalingrad, l'Armée Rouge vient de libérer un kolkhoze.